

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **76 (1988)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Noël : si Marie m'était contée

Pour toutes les femmes nées et élevées dans l'aire de la civilisation chrétienne, qu'elles soient ou non croyantes, Marie est une référence incontournable. Nous avons voulu profiter de l'approche de Noël pour reparler de cette figure féminine archétypale de notre culture : de sa signification dans les traditions catholique et protestante, mais aussi, à travers deux textes personnels, des résonances de réflexion très personnelles qu'elle éveille.



Botticelli :
« Vierge du Magnificat »
Galerie des Offices à Florence.

Les rédactrices de FS responsables du dossier ont fait appel pour le réaliser à quatre personnalités extérieures à la rédaction : Jean-Bernard Livio, théologien jésuite, Francine Carrillo, théologienne protestante, Michèle Bolli, licenciée en sciences de l'éducation, qui termine actuellement un doctorat à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, et Monique Ribordy, catholique, mère de trois enfants et grand-mère de trois petits-enfants.

Dans la tradition catholique, Marie a suscité piété et superstitions, et dans les communautés, pendant des siècles, elle a été de toutes les fêtes, de tous les sermons, de toutes les prières. Mais dans le contexte théologique de l'après-Vatican II, ce concile tenu en 1964 qui a recentré sur l'essentiel, c'est-à-dire sur le Christ et l'engagement en faveur des pauvres, l'Eglise et sa mission dans le monde, il est devenu difficile de parler de Marie.

Le dernier chapitre de la « Constitution dogmatique sur l'Eglise » (Vatican II) remplace Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise ; puis le pape Paul VI, en 1974, donne les orientations pour le culte de la Vierge en insistant sur quatre pôles :

- **L'orientation biblique** : Marie n'est nommée que 19 fois dans les Evangiles ; la discrétion est donc de mise ; ce n'est que peu à peu que Marie est apparue dans la piété des communautés chrétiennes comme la croyante par excellence ;

- **L'orientation liturgique** : Paul VI insiste sur le danger de confondre liturgie et exercices de piété et met en garde contre les excès ou de cette piété traditionnelle ou de sa suppression ;

- **L'orientation œcuménique** : la préoccupation dominante de l'Eglise étant le rétablissement de l'unité des chrétiens, la piété mariale doit tenir compte des diverses sensibilités et être le chemin qui conduit au Christ ;

- **L'orientation anthropologique** : on doit tenir compte des acquisitions des sciences humaines et de la contribution essentiellement positive du féminisme.

Modèle pour les croyants

Chaque pape depuis Vatican II a ajouté ses pierres dans cette direction, et aujourd'hui Marie n'est plus présentée comme le modèle de la féminité pas plus que le féminin dans l'Eglise n'est identifié au rôle de Marie. Paul VI l'a souligné, Marie est un modèle pour les croyants.

La conscience et l'affirmation de la diversité des femmes impliquent qu'il y a plusieurs manières d'être femme, et donc que Marie ne peut en être le modèle, avec ces « vertus » qu'on imaginait être « féminines », soit effacement, humilité, soumission, passivité. Ces vertus ne correspondent bien sûr pas à la réalité des femmes mais elles ne correspondent pas non plus à l'image de Marie donnée dans l'Evangile :



Vincent Van Gogh, copie de « La Pietà » de Delacroix : Marie, une référence incontournable.

libre, audacieuse, forte, autonome, passionnée et solidaire de son peuple. D'autre part, Marie n'est pas la seule femme du Nouveau Testament. Le malentendu a cessé.

Cela posé quant à la position de magistère, encore affirmée et confirmée par l'encyclique du pape Jean Paul II sur « la bienheureuse Vierge Marie dans la vie de l'Eglise en marche » et tout récemment dans sa lettre sur « la dignité et la vocation de la femme », il reste la pratique actuelle des catholiques.

Il existe quatre dogmes mariaux.*

- Le premier dogme a été affirmé au concile d'Ephèse en 431 : « Marie est mère de Dieu (theotokos en grec) parce que mère de Jésus et que Jésus est Dieu. »

La nouveauté de Jésus

- Marie est toujours vierge. Seule la conception virginale de Jésus est attestée ; elle ne souligne pas la virginité elle-même, mais signifie la nouveauté de Jésus, né de Marie. La virginité perpétuelle est une donnée admise depuis le 2^e concile de Constantinople en 553.

- Le dogme de l'Immaculée Conception qui date de 1854 est tributaire de la vision du péché originel qu'on avait à cette époque, mais il est discuté depuis le V^e siècle. Thomas d'Aquin était contre le principe de ce dogme pour éviter qu'on croie que Marie est sauvée indépendamment du Christ. Ce dogme proclame que Marie n'a pas le péché originel.

- Le dernier en date, proclamé par Pie XII en 1950, définit comme dogme de foi que la Vierge Marie a été élevée en âme et en corps dans la gloire céleste (Assomption). Ce sujet de la « dormition » de Marie était déjà discuté dès le Ve siècle.

Ces quatre dogmes sont la base de la piété mariale actuelle.

Les fêtes liturgiques en l'honneur de Marie sont : le 25 mars l'Annonciation, le 15 août l'Assomption, et le 8 décembre l'Immaculée Conception.

La prière mariale se résume à la prière de Marie : le Magnificat, devenue prière de l'Eglise, et les prières à Marie sous forme d'invocation, de louange ou de mémoire, dont les plus connues sont l'Angélus et le Rosaire.

Marie de Nazareth

A lire l'ensemble des données que l'on peut tirer des écrits du Nouveau Testament nous parlant de Marie, on reste un peu déçu. Certes, elle est présente aux moments importants de la vie de Jésus, de sa naissance à sa mort ; elle sera à l'origine du premier « signe » opéré par Jésus à Cana ; elle fera partie du groupe des femmes qui suivent le Maître sur les routes de Palestine, de Galilée en Judée et jusqu'au pied de la Croix ; elle est mentionnée encore parmi les premiers disciples après l'Ascension et à Pentecôte. Mais sa présence est plus que discrète et il semble bien que certains évangélistes (Matthieu et Marc) tentent plutôt d'en effacer la trace. Heureusement Luc, plus sensible à l'entourage féminin de Jésus, nous livre d'autres détails sur Marie et surtout introduit son évangile par ce récit de l'enfance riche en renseignements sur la famille de Jésus et dans lequel on lit le passage si connu de la Nativité.

Or c'est là précisément que s'enracine l'affirmation extraordinaire de l'Evangile et qui va faire de cette « bonne nouvelle » le centre théologique d'une nouvelle religion, le christianisme. L'Ange dit à Marie « Celui qui va naître de toi sera saint et sera appelé Fils de Dieu » (Luc, 1 : 35).

Quand Dieu se fait homme, pour entrer en humanité, Il choisit une femme entre toutes les femmes, une fille de Nazareth, autrement dit de nulle part, donc... de partout.

Le lien entre la divinité et l'humanité — l'échelle de Jacob dans la tradition juive — Dieu choisit de le réaliser dans l'humanité à travers ce qui la représente le plus pleinement : Dieu s'est fait homme par une « femme », parce que la femme est celle qui donne la Vie (en hébreu *eve* : celle par qui la vie passe).

Cette femme de Nazareth s'appelait Marie, accordée en mariage à un certain Joseph de la famille de David. Le lieu, le temps et le cadre sont fixés : Dieu peut entrer en histoire. Reste à faire jouer la liberté humaine.

Apparitions : l'Eglise prudente

Une dernière forme de piété mariale très importante est le pèlerinage aux lieux d'apparition, et dans les sanctuaires dédiés à Marie. En France on a dénombré plus de 600 lieux dédiés à la Vierge. Lourdes est le plus important du monde avec ses plus de 4 millions de pèlerins par an (cf. article en p. 15). Depuis 1830, sept apparitions de la Vierge ont été reconnues officiellement par l'Eglise. Mais de 1928 à 1970 on a recensé plus de 210 apparitions attribuées à Marie et non reconnues par l'Eglise, qui est très prudente et qui affirme qu'on peut refuser son assentiment à ces révélations à condition qu'on le fasse sans mépris. Les apparitions sont des signes et non des preuves, elles ne sont pas indispensables, mais peuvent aider la foi de certains.

Deux apparitions récentes occupent de temps en temps les pages des journaux : Medjugorje en Yougoslavie, où la Vierge serait apparue plus de 2000 fois déjà depuis 1981, et Kibeho au Rwanda. Ces lieux d'apparition sont populaires, avec leur lot de conversions et de guérisons. A part Lourdes (apparition en 1858 à Bernadette), rue du Bac à Paris (1830), La Salette (1846), Fatima (1917), Beauraing en Belgique (1832) sont les plus connus.

Brigitte Polonovski Vaclair

* Un dogme est l'expression ecclésiale d'un certain consensus des fidèles qui dit la foi d'une communauté. Le dogme est au service de la révélation, de la foi, mais ne dit pas toute la foi et la formule dogmatique porte toujours l'empreinte de son temps.

ne. Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur, que tout se passe en moi comme tu l'as dit. » L'accord est parfait et c'est pour cela surtout que la pensée chrétienne retiendra pour désigner cette jeune femme l'expression « vierge et mère ».

Vierge, elle l'est précisément parce qu'elle a en toute liberté accepté d'être celle qui recevait tout, non d'un autre à son (et notre) niveau de compréhension humaine, mais de l'Autre, son Dieu, Père et Créateur. Mère, elle le devient par sa libre disposition d'elle-même face à la Parole reçue, non pour elle mais pour l'ensemble de l'humanité, de tous les temps et de tous les lieux.

La jeune femme de Nazareth d'il y a 2000 ans est donc désormais sortie de l'anonymat pour apparaître pour l'ensemble de l'humanité celle par qui Dieu se veut sauveur du monde. Du particulier il nous fait passer à l'universel : nous ne pouvons jamais dire « Jésus » sans révéler par là même le passage de Dieu en humanité par une Femme, Marie.

Jean-Bernard Livio

Marie et la Réforme : une place à retrouver

Les premiers réformateurs voyaient en Marie une figure importante en tant que servante du projet divin et modèle de foi. Cette importance s'est amenuisée au fil du développement de la tradition réformée : elle est aujourd'hui à repenser.

Si'il fallait résumer à l'extrême l'enseignement de la Réforme à propos de Marie, on pourrait reprendre ce mot d'un pasteur français du XVI^e siècle : « Que Marie soit en honneur et que le Seigneur soit adoré. »

On retrouve là deux motifs qui ont traversé la pensée réformée jusqu'à nos jours :



« Marie, reine du Ciel », tapisserie de l'école franco-flamande, abbaye de Royaumont : pour la tradition protestante, cette interprétation de la figure de Marie revient à lui donner des attributs qui ne reviennent qu'à Dieu.

d'une part, la place toute particulière de Marie dans le dessein de Dieu et, d'autre part, sa subordination au Christ, seul médiateur entre Dieu et les humains.

On ne le sait peut-être pas assez, mais Marie a été une figure importante pour les premiers réformateurs, notamment pour Luther et Zwingli. Reprenant les fondements dogmatiques de l'Eglise ancienne, ils travaillent à donner à Marie un nouveau contenu biblique, orienté tout entier par la christologie. Et s'ils s'élèvent avec véhémence contre les proliférations que connaît le culte marial dans le climat de jugement dernier qui règne à la fin du Moyen Age, c'est pour rendre à Marie l'honneur qui lui est dû, non comme médiatrice des pauvres pécheurs, mais comme humble servante du projet divin.

Luther a beaucoup de tendresse pour

Marie, comme en témoigne son commentaire du Magnificat. Mais pour lui, il ne s'agit jamais d'élever Marie, puisque l'Evangile souligne justement sa petitesse. C'est par grâce qu'elle est devenue la « mère de Dieu » (theotokos), non par mérite. C'est pourquoi on ne doit pas faire d'elle « la reine du ciel », ce qui revient à attribuer à une créature ce qui ne convient qu'à Dieu.

Zwingli est proche de Luther dans sa perception de Marie et voit en elle un instrument de l'histoire du salut et un modèle de vie chrétienne toujours orienté au mystère du Christ. Bien qu'il garde les fêtes mariales, il combat résolument la vénération religieuse de Marie. Le vrai culte de Marie consiste pour lui à se pencher sur les pauvres.

Calvin est plus réservé que ses prédécesseurs au sujet de Marie et, bien qu'il la célèbre comme la vierge sainte, il ne parle jamais d'elle comme « mère de Dieu ». A Genève, toutes les fêtes de Marie sont supprimées, car c'est à Dieu seul que les chrétiens doivent rendre un culte. La pensée de Calvin sur Marie est à entendre dans un contexte de polémique avec « les papistes » pour qui Marie est devenue une « idole », mais cela n'empêche pas le Réformateur de célébrer la « mère de notre Seigneur » comme docteur et modèle de foi.

Par la suite, Marie reçoit toujours moins de place et, chez les théologiens réformés des XVII^e et XVIII^e siècles, l'intérêt pour la figure de Marie est bien tiède en comparaison de la Réforme. Même dans le piétisme allemand qui est plus attentif à la présence du féminin dans la religion, Marie n'est pas mise en relief et le thème s'efface encore davantage avec l'avènement de l'« Aufklärung », où la raison balaie comme superstition tout culte marial.

C'est dans le domaine des arts et de la littérature que le regard sur Marie va se renouveler au XIX^e siècle, non sans poser question, car on assiste, dans le mouvement romantique, à une sécularisation des contenus bibliques qui continue à faire problème aujourd'hui. Il s'agit, dans cette ligne de pensée, non plus de Marie, mais de « l'éternel féminin », et il est significatif

que chez Schleiermacher « toute mère puisse être appelée une Marie ». Marie devient le symbole maternel par excellence qui se prolonge bien en dehors des églises et qui sera investi de tout un contenu mythique.

La proclamation par l'Eglise romaine des dogmes de l'Immaculée Conception (1854) et de l'Assomption (1950) relance le débat théologique au sein du protestantisme habité à la fois par une écoute compréhensive et par le net refus de la mariologie.

Aujourd'hui, l'œcuménisme et la fréquentation des autres sensibilités confessionnelles nous font découvrir la richesse dont nous sommes privés en occultant une figure féminine centrale de la foi chrétienne; d'autre part, le féminisme nous provoque à repenser avec Marie le rôle des femmes dans l'accueil et dans la transmission du message de l'Évangile.

Ce qu'on peut retenir de ce très rapide survol, c'est que la volonté d'épuration des Réformateurs a provoqué un effet certainement non voulu par eux : celui d'effacer la figure de Marie (et, par là, l'élément féminin) de la théologie et de la vie des Églises de la Réforme. En retirant à Marie son rôle de consolatrice qui parle au Christ en faveur des humains, la théologie protestante a perdu au passage quelque chose de la dimension affective liée à cette figure. Marie s'est intellectualisée et, du même coup, elle est devenue moins proche des croyants.

La contribution que le protestantisme pourrait apporter au débat sur Marie serait de reprendre les intuitions fondamentales des Réformateurs qui avaient bien vu qu'il s'agit de fonder bibliquement et christologiquement la mariologie. Marie peut et doit avoir une place dans la prédication et dans l'annonce du Christ. Elle est l'occasion de méditer et de célébrer la façon dont Dieu s'y prend pour incarner sa promesse dans nos vies.

La théologie doit plus que jamais exercer sa fonction critique et réformatrice pour désencombrer Marie aussi bien de la « mariolâtrie » que de la « féminolâtrie », car Marie ne peut être ni le produit de notre imagination pieuse, ni le fourre-tout de la féminité. L'enjeu actuel est de retrouver la trace de la jeune femme de Galilée, de la Myriam de l'Écriture, pour la libérer du carcan idéologique dans lequel aussi bien les hommes avec leurs peurs que les femmes avec leur désir de revanche l'ont enfermée. C'est à cette condition qu'elle redeviendra pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui une compagne dans la foi et le témoin essentiel de l'invisible présence de Dieu venu habiter la chair des humbles.

Marie, témoin privilégié de la folie de Dieu

En choisissant une femme sans pouvoir pour servir ses desseins, Dieu a donné la preuve de son inimaginable liberté.

Piero della Francesca : « Annonciation », San Francesco, Arezzo : Dieu a choisi une femme sans pouvoir.



Rencontrer Marie aujourd'hui, c'est d'abord chercher à la regarder en face, et non de bas en haut, pour instaurer une rencontre de femme à femme. C'est, à ses côtés, essayer de saisir quelque chose de ce que fut sa vie et sa relation avec son Fils. Cette manière de se situer rejoint d'abord celle des Églises de la réforme qui soulignent toujours, et parfois exclusivement, la qualité humaine de cette jeune femme de la campagne, habitant loin de Jérusalem et des instances qui ont alors pouvoir sur la pratique religieuse juive. Geste de folie diront certains.

Pourquoi choisir parmi les gens sans pouvoir, de plus une femme ayant déjà renoncé au rôle de mère, donc aussi au pouvoir qui lui est lié ? Pourtant c'est vers elle que Dieu va, à elle qu'il adresse la proposition de collaborer à son œuvre.

Et, chose inouïe, elle consent à cet étrange retournement de situation.

Folie guérisseuse que ce premier pas de l'histoire du salut. Ne réconcilie-t-il pas Dieu avec la fonction maternelle ? Cette partie de l'identité féminine à laquelle s'attachait la punition d'Eve dans l'histoire de la Genèse est maintenant requise comme moyen de collaborer à l'œuvre divine.

Cette folie de Dieu, Marie la manifeste encore aujourd'hui en demeurant la plus proche des êtres sans pouvoir. Elle est toujours un témoin de l'inimaginable liberté de Dieu.

Mère de Jésus ou mère de Dieu ?

Toute femme qui attend un enfant établit, avec lui, un rapport particulier, unique. Le rapport de Marie à Jésus constitue le point focal de la distinction entre la position des Églises de la réforme et la tradition catholique.

Ces derniers nomment volontiers Marie : mère de Dieu. Les autres verront plutôt en elle la mère de Jésus.

Sans vouloir résoudre ici toutes les questions articulées à cette relation, nous voulons rappeler que Marie n'est pas seule dans sa fonction de mère, mais qu'elle l'est par et avec Dieu l'Esprit Saint, qu'il est donc difficile de synthétiser son rôle en une seule formule comme celle de mère de

Dieu, puisqu'elle n'est bien évidemment pas la mère de Dieu l'Esprit Saint. C'est aussi se demander si elle est restée la simple femme qu'elle était à l'annonciation, ou si l'expérience vécue (de cette si grande et si particulière intimité avec l'Esprit Saint et le Verbe divin, en et avec elle formant Jésus-Christ) ne l'aurait pas, peu à peu, amenée à comprendre son enfant, ce fils comme le Seigneur ? Au-delà de la rupture qu'il opéra avec sa famille, ne le retrouve-t-elle pas en se mettant à le suivre comme une de ses disciples ? N'est-ce pas là une trace de son déplacement ? Trace d'une Marie qui agit comme personne vivante ?

C'est ici que nous rejoignons Julienne de Norwich* qui, beaucoup plus tard, nous parle de Jésus comme de « notre mère ». Parole surprenante. Parole qui ouvre sur l'identité complexe d'un homme apparemment tout simple. Qu'est-ce à dire du lien à Marie ? L'aurait-il concurrencée, en cette fonction maternelle ? Ou n'y a-t-il pas là l'indice d'une voie éclairant leurs possibilités respectives de vivre ce rôle ? Une telle expression n'indique-t-elle pas une part du lien entre Jésus et sa mère ? Ne dit-elle pas que Jésus aurait pu comprendre son œuvre, de l'intérieur de sa personne, de son corps, comme celle d'une mère qui porte en elle une nouvelle vie, mais en lui, nouvelle vie pour toute l'humanité ?

Image de l'œuvre divine

La mère a mis au monde son fils, elle accompagne son enfance le formant à être en relation avec son entourage. Le fils a amené sa mère, non sans conflit (Marc 3 : 31-35), à reconnaître sa divinité et à le suivre.

Par son expression, Julienne nous invite à découvrir en Jésus la trace de sa relation avec l'expérience de la maternité. Elle nous conduit à comprendre la relation de Marie à son Fils et du Fils à sa mère comme importante dès son niveau simplement humain. A travers sa vie de femme, ne lui offre-t-elle pas à saisir une situation humaine, de mère, de laquelle il puisse former une partie des mots et des images pour communiquer son projet à autrui ? N'est-ce pas ce rôle que joueront toujours les gens simples dans la prédication, en forme de parabole, de Jésus ? Dès lors, la maternité de sa mère peut-elle aussi être comprise dans un registre symbolique beaucoup plus ample, comme une image de son œuvre à lui.

Enfin, la figure de Marie ne récapitule pas toutes les formes possibles de la relation entre Jésus-Christ et les femmes. De récentes recherches ont conduit à redécouvrir Marie de Magdala (Jean 20, 16-18), qui en signale un autre aspect important (et l'une ne doit être jouée qu'avec l'autre).

Michèle Bolli

* Julienne de Norwich, théologienne anglaise du Moyen Âge, l'une des mères de la théologie féministe.



Icone de Notre-Dame de Wladimir, couvent des bénédictines du Mont des Oliviers à Jérusalem : Marie, la maman de Jésus...

Marie, ma sœur

Ou comment, à travers l'itinéraire intérieur d'une croyante, Marie est devenue, de maman universelle, une femme « debout ».

Ma relation à Marie ?... Comment l'exprimer dans toutes ses nuances et ses complexités ?

Comme toute relation humaine, et spécialement toute relation affective, elle a traversé bien des évolutions.

Dans mon enfance, Marie a été la maman de Jésus et ma maman du Ciel, ou plutôt notre maman, car, vivant dans une famille nombreuse, le « ma » était très atténué et le « nôtre » était le possessif habituel. Dans ma naïveté je ne m'étonnais pas qu'elle puisse être à la fois ma mère, celle de mon père, de ma mère, celle de M. le

curé et celle des « pauvres pécheurs ». La génétique ne me troublait pas ; j'étais surtout émerveillée d'un amour si vaste.

Dans mon adolescence, Marie devint pour moi le modèle de la femme accomplie, selon le dessein de Dieu. Si le chapelet me gênait par la difficulté de penser à ce qu'on dit quand on le répète 50 fois, j'étais pourtant gourmande des vertus qui s'attachaient aux mystères... joyeux... douloureux... glorieux : l'humilité, la charité, l'espérance, la patience, la foi... Cela m'a donné le goût de la lecture de la Bible : l'annonciation, la visitation, la naissance dans une étable... l'agonie, la crucifixion... la résurrection, l'ascension, la Pentecôte.

Puis ma passion intellectuelle éclipsa pour un temps mon sentiment filial. Je devorais tous les livres d'exégèse et de spiritualité que je pouvais emprunter ou acheter. Ma relation au Dieu trinitaire demeurant dans mon cœur... au Père de tendresse, au Fils sauveur, à l'Esprit, premier don fait aux croyants, devint si profonde et peu à peu si habituelle que je ne savais plus où « loger » Marie. J'en avais honte, je me sentais ingrate, et en même temps sûre que c'était elle qui m'avait conduite sur le chemin où je l'oubliais.

Devenue épouse, mère, responsable dans les structures de l'Eglise, le modèle « Marie » me parut dépassé, inutilisable au XXe siècle. Marie, servante et pauvre... humble et silencieuse... comme promotion du laïc et particulièrement de la femme ?... j'avais de la peine à faire le lien.

J'ai traversé alors une assez longue période de combats, dans l'Eglise et dans la société, pour le respect de l'identité féminine : la femme égale en droits et en dignité à l'homme, mais non pas sa copie ; différente, et par cela même indispensable à leur développement respectif. Période d'épreuves, mais aussi de solidarité féconde ; période de formation intellectuelle, biblique, pastorale, sociale... traversée de grands rubans d'enthousiasme, mais aussi de sombres poches de désillusion.

La messe et la communion quotidiennes m'ont alors construit une personnalité adulte, un cœur de femme et un esprit fraternel.

Marie, que je ne voyais pas dans la peau d'une lutteuse, est restée à l'arrière-plan.

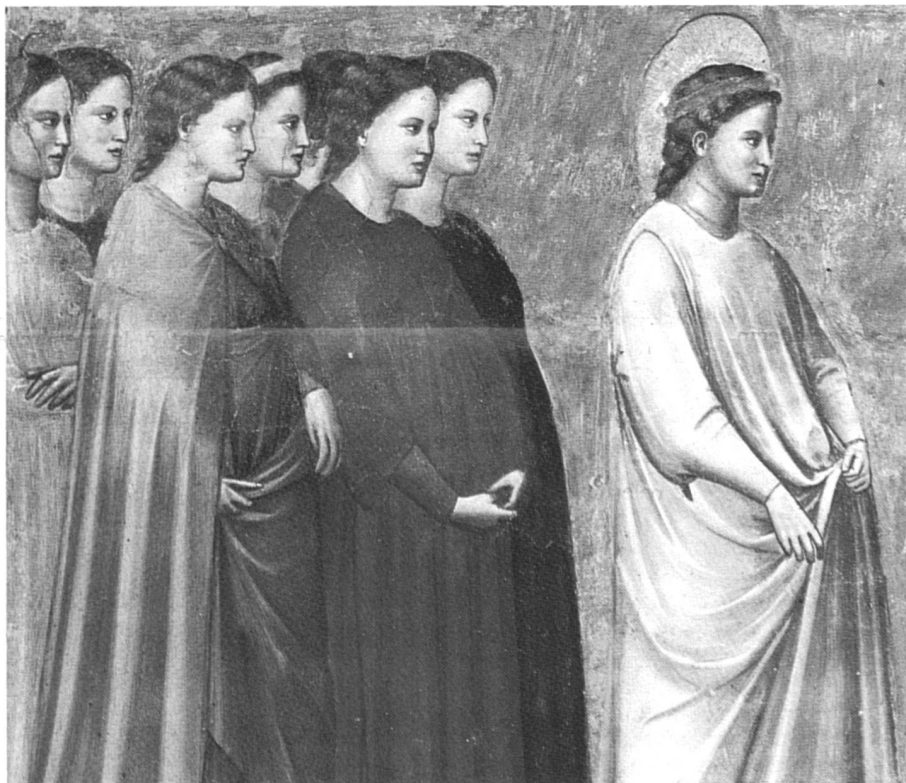
Puis, subitement, grâce à l'AOT (atelier œcuménique de théologie) je l'ai redécouverte, non plus comme ma mère, mais comme ma sœur, dans l'intime de ma vocation.

Une théologienne protestante, nous donnant un cours sur Marie, nous la présenta comme première croyante du Nouveau Testament, la comparant à l'immense figure d'Abraham, premier croyant de l'Ancien Testament. Cela m'a bouleversée ; j'ai continué la réflexion dans le silence de ma prière, et j'ai entrevu une remarquable personnalité : une femme courageuse, forte, réaliste, libre, audacieuse, aimante, respectueuse d'autrui, une femme debout...

Voici une jeune fille qui apprend brusquement qu'elle va concevoir... un peu d'émotion mais pas de panique, pas de soumission peureuse non plus. Elle n'ignore pas la nécessité du « mâle » dans ce phénomène, et elle raisonne... et elle fait préciser : « Comment cela se fera-t-il puisque je suis vierge ? » On lui annonce deux événements incroyables : l'Esprit Saint la couvrira de son ombre... et son fils sera le Fils du Très-Haut. Pas d'effroi... pas de rire incrédule comme Sara, l'épouse d'Abraham. Silence... et probablement souvenir de tous les textes sacrés où Dieu promet un Messie à son peuple. Et Marie croit... Elle croit à la puissance de l'Esprit ; elle croit que ce bébé, qu'elle va porter pendant neuf mois dans son ventre, sera le Fils de Dieu,

du Dieu unique ! C'est inimaginable, c'est presque un blasphème... et pourtant elle croit. Comme Abraham, elle quitte ses certitudes, elle part sans savoir où elle va, là où Yahvé la conduira. Plus de question, plus d'opposition : « Qu'il me soit fait selon ta parole. » Un abandon total au Seigneur, tout en sachant bien que les nausées et les ennuis avec Joseph et son entourage, c'est elle qui les aura ! Une femme forte, qui assume son choix, qui prend les risques des ironies, des incompréhensions, des jugements.

Une femme aimante, solidaire des autres femmes. Ayant appris que sa cousine Elisabeth « en est à son sixième mois », en toute hâte elle va la rejoindre pour l'aider en cette fin de grossesse. Adieu famille, fiancé, préparation de layette, soucis personnels de toutes sortes... Marie servante.



... Marie, une femme « debout » : Giotto, « Le cortège nuptial » (détail), chapelle des Scrovegni à Padoue.

Lors de sa rencontre avec sa cousine, dans la même ambiguïté qu'elle (une vieille femme et une vierge enceintes !), pas de confidences, pas de lamentations, pas de conseils... mais un cantique d'action de grâces : « Le Seigneur fit pour moi des merveilles. » Marie pauvre, ne comptant que sur Dieu, Marie humble, sans stratégie, sans vanité, ne considérant nullement son privilège, mais toute tournée vers Dieu.

Marie courageuse, qui affronte les doutes et la souffrance de Joseph, un long voyage à son neuvième mois, un accouchement sans confort, une fuite et un exil angoissants... Pauvre « Mère de Dieu » !

Marie éducatrice responsable ; retrouvant son fils dans le Temple parmi les docteurs, elle ne s'émerveille pas d'abord de sa

sagesse, mais lui reproche d'avoir laissé ses parents dans l'inquiétude.

Marie audacieuse à Cana, qui, pour éviter à un jeune couple la honte d'un repas de noces sans vin, interpelle son fils, lui demandant l'impossible... Passant par-dessus la rebuffade, ignorant son pouvoir (il n'a encore donné aucun signe) elle conseille tout de même : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Marie heureuse, selon le cœur de Dieu, non pas parce qu'elle a porté et allaité son Fils, mais parce qu'elle « écoute sa Parole et la met en pratique ».

Marie silencieuse, mais fidèle et présente, DEBOUT au pied de la Croix ; Marie forte, acceptant cette fois sans question la maternité douloureuse de tous les hommes, de tous les siècles.

Et Marie priante, au Cénacle, au milieu des Apôtres, sûre de la résurrection annon-

cée, disponible à l'Esprit Saint qu'elle avait accueilli dans l'obscurité de l'annonciation, et qu'elle reçoit dans la lumière de la Pentecôte.

Même si l'on m'assurait que tout cela n'a rien d'historique, qu'il n'est pas du tout certain que Marie ait dit cela et agi ainsi, je n'en serais que plus convaincue que l'évangéliste a voulu, par ce portrait à peine silhouetté, exprimer la beauté d'un être humain féminin parvenu à sa pleine stature de fille de Dieu.

C'est pourquoi j'aime Marie comme ma sœur et ma maîtresse d'apprentissage. Jésus est homme (masculin) et Dieu ; Marie est femme, n'est que femme, mais une femme réussie à laquelle j'aimerais ressembler...

Monique Ribordy

Lourdes : je vous salue Marie

Haut lieu du culte marial, Lourdes exerce depuis cent ans un attrait toujours croissant : pas moins de quatre millions de pèlerins s'y sont rendus l'an dernier. Chef de clinique à l'Hôpital cantonal de Genève, Catherine Plancherel accompagne chaque année depuis treize ans plusieurs centaines de malades lors du pèlerinage suisse romand de l'Ascension.

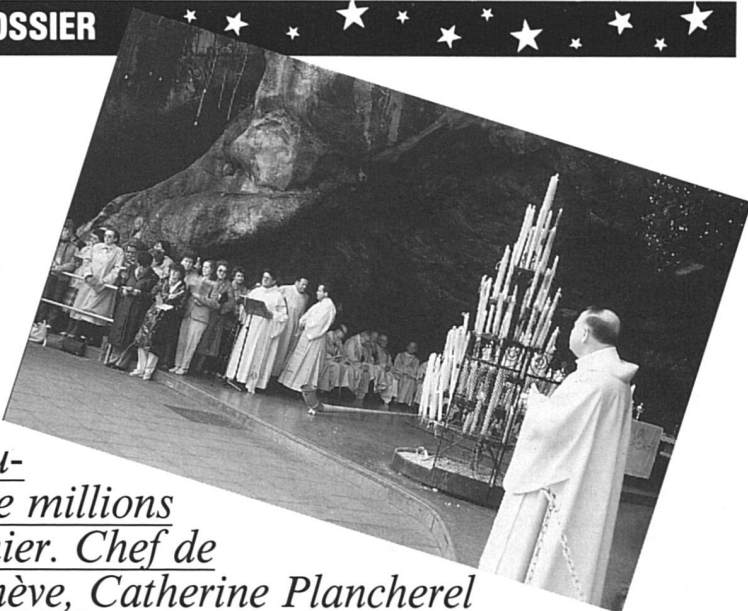


Photo J.-D. Bloesch

FS : Est-ce d'abord comme médecin, ou d'abord comme pèlerin que vous entreprenez chaque année le voyage de Lourdes ?

Catherine Plancherel : Au début, j'y allais essentiellement comme médecin. Puis au cours des années, je suis devenue plus modeste : en découvrant la valeur intrinsèque du pèlerinage, j'ai fait une démarche personnelle, indépendamment de mon engagement professionnel. Aujourd'hui, je vais à Lourdes comme pèlerin autant que comme médecin.

Comme médecin, le « pèlerinage » commence pour moi en janvier, et se termine en été, par l'énorme travail d'organisation qu'il requiert. Mais comme pèlerin, le voyage de Lourdes débordé également sur le reste de l'année : le pèlerinage est une démarche de vie.

FS : Dans cette démarche, quelle place a Marie, dont on sait l'importance pour les pèlerins ?

C.P. : Quand je parle d'une démarche de vie, cela signifie qu'on ne fait pas un pèlerinage à la seule recherche de Marie, ou de saint Jacques de Compostelle, mais aussi à la recherche de soi. Dans ma propre démarche, toutefois, Marie a favorisé cette recherche au moment où s'est posée pour moi la question de continuer ou non l'accompagnement des malades à Lourdes. Après un certain nombre d'années, une routine s'installe inévitablement. Pour moi, il s'agissait avant tout d'un train, transportant 250 malades, qui suivaient mécaniquement un pèlerinage, répondant mécaniquement aux injonctions tant pratiques que religieuses, automatismes auxquels la répétition, année après année, me rendait encore plus sensible.

C'est alors que j'ai été obligée de remettre en question ma propre démarche. J'ai repensé à la vie de Marie, qui devait plus que d'autres être assaillie de questions, de doutes et d'angoisses : sur le sens de sa vie, de sa grâce mais aussi de ses souffrances, de la simple angoisse de ne pas trouver son fils, encore enfant, quand il était au temple, à l'angoisse de la persécution qui menaçait son fils devenu homme. Son exemple n'a

pas été étranger à ma décision de continuer.

FS : Cette image de Marie n'est sans doute pas celle qui motive les malades à retourner plusieurs fois à Lourdes, comme c'est le cas de la plupart d'entre eux...

C.P. : Avant de parler de la motivation des malades, sans doute faut-il préciser qu'un tiers d'entre eux ne sont pas véritablement conscients d'être à Lourdes. Sur les deux tiers restants, ceux qui y retournent régulièrement sont à la recherche d'une sorte de société perdue qui, là-bas, semble revenir à leur portée : ce que suggère bien d'ailleurs l'un des clichés les plus tenaces de Lourdes, « la ville où le malade est roi. »

L'autre motivation est évidemment l'hypothèse d'un miracle, auquel pensent, je crois, tous les passagers du « train blanc » (le train réservé aux malades), qu'ils s'en supposent ou non les bénéficiaires. La notion de mérite est fortement liée à celle du miracle : c'est une réflexion courante, parmi les malades, d'estimer qu'un autre qu'eux « mérite » un miracle.

F.S. : Et dans l'attribution de ce miracle, quelle part a Marie ? On ne peut qu'être frappé, à Lourdes, par la ferveur des prières à la Vierge, en qui la confiance semble se placer au-delà de la simple médiation, ou de l'intercession.

C.P. : Il m'est difficile de répondre, si ce n'est par les entretiens que j'ai avec les malades. C'est vrai que dans l'attente du miracle, le nom de Marie est celui qui vient spontanément aux lèvres ; c'est avant tout sa présence que les malades perçoivent à Lourdes. Il leur faut plus d'effort, je crois, pour s'adresser à Dieu. Aux célébrations devant la grotte, il est également frappant de voir la moitié des fidèles égrener leur chapelet pendant la messe. C'est un des problèmes de Lourdes, dont les autorités religieuses sont conscientes, qui ne cessent de rappeler que notre religion est celle du Christ...

Mais la ferveur à l'égard de la Vierge s'explique de plusieurs manières. Les gens qui sont à Lourdes sont pour la plupart de

milieu simple. Or la religion développée autour de la figure de Marie est une religion simple. C'est à une fillette humble, ignorante, qu'est apparue la Vierge ; les processions et les chants, qui ont une large part dans le pèlerinage, requièrent moins de réflexion intellectuelle que les célébrations ; le « Je vous salue Marie », enfin, est beaucoup moins long et moins ardu que le « Notre Père », que beaucoup de handicapés ne pourraient sans doute pas réciter en entier.

Mais surtout, Marie représente une religion d'accueil et d'écoute : les malades s'adressent à elle en tant que figure foncièrement humaine, qui a enfanté, qui a connu la souffrance, et qui est aussi un rappel de la mère, comme figure rassurante. Nulle part, on ne l'a vue juger, pas même les bourreaux de son fils ; les malades se libèrent plus facilement de leurs problèmes quotidiens auprès d'elle. En tant que figure féminine et maternelle, ils ont la certitude de son indulgence.

Propos recueillis par Corinne Chaponnière

La cité mariale

Lourdes est devenue « cité mariale » au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, suite aux apparitions de la Vierge à une jeune fille du pays, Bernadette Soubirous. Née à Lourdes en 1844, Bernadette appartenait à une famille de meuniers vivant dans la plus extrême pauvreté. En 1858, la Vierge lui apparaît dix-huit fois entre le mois de février et le mois de juillet. Lors de la seizième apparition — le jour de la fête de l'annonciation de Marie, le 25 mars — Bernadette entend la Vierge lui révéler son nom : « Je suis l'Immaculée Conception. » Après une enquête de quatre ans, l'évêque de Tarbes reconnaît, en 1862, l'authenticité du témoignage de Bernadette, et donc la réalité des apparitions.